

LES TRIBULATIONS D'UN TRADUCTEUR

Lorsqu'Eduardo García Aguilar demande à Álvaro Mutis pourquoi, alors qu'il lit beaucoup de livres en diverses langues étrangères, il n'a jamais traduit que quelques textes de trois ou quatre poètes (Edouard Glissant, Aimé Césaire, Kateb Yacine et *L'Accueil au capitaine* de Monny de Bouly), celui-ci répond la chose suivante : « Pour une raison très simple : je ne crois pas à la traduction, qui n'est jamais qu'une pâle transcription, tronquée, de l'original. Si l'on traduit un poème, on perd l'esprit même de la langue originale dans laquelle il a été écrit. » Et il ajoute : « [...] plus on aime l'auteur que l'on traduit, plus la traduction est difficile⁽¹⁾. »

Lorsqu'il vous échoit de traduire, entre autres, ces quelques lignes, un tel verdict ne peut qu'alimenter vos doutes, entretenir l'angoisse qui vous accompagne constamment, et vous conforter dans votre certitude que votre entreprise est vouée à un échec annoncé. Alors, qui êtes-vous pour relever malgré tout le défi, pour affronter malgré tout cette gageure de rester au plus près de l'original sans gâcher le plaisir d'un improbable futur lecteur, et ce, sans sombrer dans la morosité ?

Toute traduction est semée de pièges, d'embûches insidieuses qu'il faut déjouer, et chacun sait que le résultat ne peut être qu'incertain, perfectible. On ne termine jamais une traduction, on ne fait que l'interrompre...

Pourtant, l'entreprise vaut la peine : comment aurions-nous pu lire avec bonheur Arto Paasilinna, Cees Nooteboom, et tant d'autres, si personne n'avait osé les traduire, renonçant d'avance à cette mission impossible ?

(1) La traduction de ce livre d'*Entretiens avec Álvaro Mutis* paraîtra en mars 1999 aux Editions Folle Avoine.

Soit : traduire c'est donner à lire, alors laissons la frilosité au placard, assumons notre rôle de « traître » comme nous invite à le faire Albert Bensoussan, dans ses *Confessions*⁽¹⁾, et abandonnons-nous à cette part non négligeable de jeux, d'enjeux et de rencontres que comporte tout voyage d'une langue à l'autre. Et au besoin, au-delà de l'angoisse bien légitime, laissons-nous aller à certains plaisirs...

Álvaro Mutis a obtenu en Espagne, en 1997, deux prix prestigieux : le Príncipe de Asturias, pour ses romans, et le Reina Sofía de poésie ibéro-américaine. J'ai été amenée à traduire les deux discours prononcés par l'écrivain colombien à l'occasion de la remise officielle des prix⁽²⁾. Ils commencent bien évidemment par les formules protocolaires d'usage : « *Majestad, Alteza, Dignísimas Autoridades, Dignísimas Personalidades, Señoras y Señores* ». Votre Majesté, Votre Altesse... Mais Très Dignes Autorités, Très Dignes Personnalités... Impossible... ! Une consultation du *Guide du protocole et des usages* de Jacques Gandouin nous plonge dans l'embarras : le protocole français s'adresse individuellement à chaque personnalité : Monsieur l'Ambassadeur X, Son Excellence, Monseigneur Y, Son Éminence le Cardinal X... etc. C'est en lisant, dans *Le Monde*, le discours d'entrée à l'Académie française de Jean-François Revel que j'eus l'idée de téléphoner à cette illustre institution. Comment un académicien récipiendaire s'adresse-t-il à son public ? La solution était certainement là !

« Allô... je suis confrontée à un problème de traduction que vous allez peut-être pouvoir m'aider à résoudre. » J'expose en détail la situation, et demande quel protocole doit respecter le futur académicien. On m'écoute attentivement, mais hélas... « Je suis désolée, je n'ai pas de solution à vous apporter, car ici le problème est totalement différent. En effet, même s'il y a dans la salle divers invités de marque, le futur académicien ne s'adresse qu'à ses pairs. Pourquoi ne vous adressez-vous pas au protocole de l'Élysée ? »

Effectivement, pourquoi pas ?

« — Ici la Présidence de la République, que puis-je pour votre service ? »

(1) Albert Bensoussan, *Confessions d'un traître. Essai sur la traduction*, Presses Universitaires de Rennes, 1995.

(2) Ces textes font partie d'un hommage à Álvaro Mutis qui paraîtra dans *Les Cahiers Folle Avoine* au printemps 1999.

— Je souhaiterais avoir le service du Protocole.

— Bien sûr, ne quittez pas. »

À nouveau, j'expose en détail mon problème.

« Je suis désolé, mais nous n'avons pas de solution à vous proposer. Pourquoi ne pas téléphoner au Quai d'Orsay ? »

« — Allô, le Quai d'Orsay ? Pouvez-vous me passer le Protocole ?

— Voilà, je suis en train de traduire le discours de l'écrivain colombien Álvaro Mutis... etc.

— Attendez, je vais vous passer le Cérémonial, qui sera plus en mesure de vous répondre. »

« — Je suis en train de traduire le discours qu'a prononcé Álvaro Mutis lorsqu'on lui a remis le prix Príncipe de Asturias... etc.

— Ne quittez-pas, je vais vous passer le service des traducteurs officiels. »

« — Je suis actuellement en train de traduire...

— Un instant, je vous passe l'interprète pour l'espagnol.

— Bonjour Madame. Voilà, je dois traduire le discours...

— Excusez-moi de vous interrompre, mais comment êtes-vous arrivée jusqu'à moi ? »

J'ai alors raconté : l'Académie française, l'Élysée, le Quai d'Orsay, le Protocole, le Cérémonial, les traducteurs...

Passé le fou rire réciproque, nous avons eu une conversation très intéressante sur les heurs et malheurs des traducteurs. Elle n'avait, bien évidemment, pas de solution toute faite tout de suite, mais le problème l'intéressait : elle pouvait, un jour, y être confrontée. Je lui ai donc envoyé par fax le texte du discours et elle m'a aimablement rappelée le lendemain : « Écoutez, notre protocole français est totalement différent : il faudrait savoir qui sont les personnalités et les autorités auxquelles s'adresse Mutis, c'est là que se trouve la solution. »

J'envoie donc un fax à Álvaro Mutis, lui demandant son avis et son aide. Sa réponse arrive par retour : « La seule chose que je peux te dire, c'est que tu dois respecter l'ordre du protocole, car c'est celui que l'on m'a imposé. » Certes, mais...

Entre temps j'avais téléphoné à la traductrice de Carlos Fuentes, espérant qu'elle ait été elle-même confrontée au problème puisque ce dernier avait obtenu le même prix trois ans plus tôt... En vain, elle n'avait jamais eu pareil discours sous les yeux...

Après toutes ces consultations qui n'avaient apporté aucune solution satisfaisante, je décidai de traduire *Dignísimas Autoridades* par Excellences, et *Dignísimas Personalidades* par Très Honorable Assemblée, espérant ainsi rester fidèle à l'ordre du protocole espagnol, sinon à la lettre du texte, tout en lui donnant un sens pour un lecteur français...

Tels peuvent être les méandres du voyage d'un texte à l'autre, avec, pour viatique, à défaut d'un bon dictionnaire, ... un téléphone, lequel, même s'il ne permet pas non plus de trouver de solutions miracles, permet de partager doutes et hésitations et de les adoucir... par un bon fou rire ! En route vers son Ithaque, tout traducteur le sait, le chemin sera long, « riche en péripéties et en expériences », et au bout de son long voyage, il sera riche de tout ce qu'il a gagné en chemin, sans attendre qu'Ithaque l'enrichisse...

Michèle Lefort